

Michel Epuy  
(Louis Vaury)

# ANTHÉA

ou l'étrange planète

1918

*édité par la  
bibliothèque numérique romande  
[www.ebooks-bnr.com](http://www.ebooks-bnr.com)*

---

## Table des matières

---

AVANT PROPOS.....	3
ANTHÉA OU L'ÉTRANGE PLANÈTE .....	4
Ce livre numérique.....	41

## AVANT PROPOS

Les romans d'aventures, et principalement les romans dits « planétaires », sont à la mode. C'est une des raisons qui ont conduit les éditeurs de la Bibliothèque de la Plume de Paon à introduire dans cette collection ce petit roman d'*Anthéa* qu'un maître du genre, J.-H. Rosny aîné, salua lors de sa publication dans une revue littéraire par des éloges vigoureux et un vif témoignage d'admiration.

L'auteur d'*Anthéa*, lauréat d'un des prix les plus importants de la Société des Gens de Lettres de France (le prix « Jean Revel »), a publié de nombreux ouvrages d'un autre genre : *Le Sentiment de la Nature*, *Petite âme*, *Le Nouvel Homme*, etc. Citons encore ses traductions : *Œuvres choisies de Rudyard Kipling*, *Anthologie des humoristes anglais et américains*, *Daphné* de M<sup>me</sup> Humphry Ward, *Rien que David*, de M<sup>me</sup> Eleanor H. Porter, et dix autres romans.

Mais là où Michel Epuy semble avoir obtenu le plus franc succès, c'est avec ses romans pour la jeunesse, tels que *Petite Princesse*, *Jacqueline Sylvestre*, etc.

Le petit roman d'*Anthéa* allie les qualités d'un roman d'aventures, originalité et fécondité d'imagination, avec celles du roman littéraire, sentiment de la beauté, habileté de la description et, par là, il est destiné à plaire aux petits aussi bien qu'aux grands.

# **ANTHÉA**

## **OU**

### **L'ÉTRANGE PLANÈTE**

À J. -H. Rosny aîné,  
en admiration et respectueuse  
affection.

APRÈS plusieurs années de méditation et de recueillement, maintenant que mon esprit a repris peu à peu sa vigueur, sa lucidité et son calme, je me sens pressé de décrire minutieusement tout ce que j'ai vu, senti et éprouvé pendant les quelques semaines que j'ai passées sur une autre terre.

C'est mon ambition qui fut la première cause perceptible de toute cette affaire. J'étais aide-astronome à l'Observatoire de Paris, j'avais vingt-sept ans, j'étais très impatient d'arriver, de me faire un nom, et, pour cela, je ne m'épargnais pas, mais jusqu'alors mes observations et mes travaux n'avaient obtenu qu'un assez froid accueil de la part de mes maîtres.

Je me souviens très bien du jour où le grand savant Lador annonça qu'il avait découvert une comète nouvelle, qui s'avancait vers le système solaire avec une vitesse prodigieuse. Ce fut dans notre petit monde de jeunes astronomes, épris de gloire, une très grosse émotion, et dès qu'il fut avéré que l'astre inconnu passerait encore plus près de la Terre que la Comète de Halley en mil neuf cent dix, chacun se démena de son mieux pour obtenir une mission quelconque, un détail spécial à observer, des photographies ou des calculs à faire. Les plus favorisés, à

mon sens, furent ceux qui obtinrent d'être envoyés en un point de l'équateur. Car c'était de la ligne équatoriale que le passage de la Comète de Lador devait vraisemblablement être le mieux visible.

Pour moi, malgré mes travaux précédents, malgré mes démarches pressantes et les sollicitations de mes amis, je n'obtins rien... moins que rien, puisque je dus céder l'oculaire de mon télescope à un vieux savant suédois qui se trouvait en séjour à Paris.

Le soir du passage de la Comète, j'errai tristement dans les rues. Très affecté par ma malchance, je résolus d'aller à un théâtre gai, de souper ensuite, de m'étourdir enfin pour oublier mon ennui, et de ne pas même lever les yeux pour apercevoir le panache laiteux de l'astre voyageur.

Je tins bon jusqu'à une heure du matin, mais au sortir du restaurant, tout mon chagrin me revint ; et, tout à coup, comme pour en atténuer un peu la force, une idée jaillit : Pourquoi n'irais-je pas saluer mon vieux maître Artémion, à la tour Eiffel ? Il m'avait témoigné beaucoup de sympathie autrefois. Il apprendrait avec chagrin, certainement, le passe-droit dont j'étais victime et sans doute il me permettrait de jeter un coup d'œil avec lui sur le ciel.

Je me fis conduire à la tour Eiffel. Je rencontrai Artémion auprès des appareils de télégraphie sans fil. Il avait mal aux yeux ; il n'observait pas lui-même. Il attendait là les dépêches qu'un de ses amis, un illustre astronome américain, devait lui envoyer de Quito. À cause de la différence de longitude, il n'était guère alors que six heures du soir à Quito. C'était à sept heures que la Comète devait frôler la Terre. Donc, en supposant une heure d'observations, une autre heure de transmission télégraphique, il nous fallait attendre trois heures du matin pour avoir des nouvelles. Nous passâmes joyeusement ce temps-là à griller des cigarettes et à nous rappeler le bon temps de l'École Poly-

technique, où Artémion m'avait enseigné les premiers éléments du calcul différentiel.

Les heures coulèrent très vite. Je n'étais plus triste ; il me semblait que quelque part, dans l'ombre et le mystère des choses qui ne sont pas encore, un triomphe se préparait pour moi. J'étais en tout cas plein d'une nouvelle ardeur et je projetais déjà d'écrire pour un magazine mon interview nocturne avec le grand savant. Il ne me parla qu'accidentellement de la Comète.

— Il en sera très probablement de même que pour celle de Halley, dit-il. Toutes les menaces de catastrophe, toutes les prévisions pessimistes sont plus ou moins fantaisistes. Ces comètes ne sont que des amas de gaz infiniment dilués.

— Mais ne s'en pourrait-il trouver une qui nous imprégnât de gaz délétère ?

— Évidemment, riposta Artémion, tout est possible ; mais ces gaz, même délétères, ne pourraient guère pénétrer dans l'atmosphère terrestre, imperméable comme du marbre pour ces substances à densité si faible.

Sur ces entrefaites, je vis que l'appareil de T.S.F. fonctionnait. Je fis signe au maître et nous nous penchâmes au-dessus des épaules de l'opérateur. Cet homme écrivit : « De Quito (Équateur) (réexpédié de New York) : Très bonnes observations. Temps clair. Passage de Comète accompagné d'un grand vent... » Ici il y eut une très courte interruption ; mais, avant que j'aie eu le temps de reprendre la conversation avec le savant, l'appareil se remit en marche. Je me penchai de nouveau :

« ... Très curieux phénomène, continuait la dépêche ; un astre de diamètre apparent égal à celui de la lune reste au-dessus de nous. Dans nos lunettes nous le voyons comme immobile... »

Cette fois la communication s'arrêta tout à fait. L'opérateur de Quito dut aller contempler l'astre nouveau car, cette nuit-là, on ne reçut plus rien de lui à New York ni par conséquent chez nous.

Pour moi, j'exultais : Enfin, je tenais ma chance ! Je n'allai pas me coucher. Au petit jour, je courus éveiller ma vieille tante Adeline et lui expliquai précipitamment que ma gloire était assurée si je pouvais disposer d'une vingtaine de mille francs... Encore tout endormie, la chère vieille dame, épouvantée, ne crut pas un mot de ce que je lui disais, mais craignant quelque tragique histoire de jeu, elle me signa un chèque en blanc.

De retour chez moi, j'empilai quelques instruments et un peu de linge dans une valise et sautai dans un taxi... Je partais pour ma conquête. J'allais voir l'astre inconnu, l'étudier, l'explorer du plus près possible, le faire mien...

C'était bien un nouvel astre. Les journaux du matin publièrent la dépêche que j'avais été le premier à connaître. Il en arriva d'autres dans la matinée, et, à midi, des éditions spéciales donnèrent quelques détails sur le merveilleux événement. Déjà quelques observations exactes avaient été faites par les astronomes de Quito et ceux-ci rapportaient que l'astre abandonné dans leur ciel par la Comète n'était point du tout aussi considérable que la lune, mais que sa grandeur apparente était due à son excessif rapprochement de la Terre...

Je n'attendis pas d'en savoir davantage. Le jour même je pris le train du Havre, voulant profiter du départ d'un transatlantique rapide. Sept jours plus tard, je débarquais à New York. Le temps d'acheter les journaux de la semaine écoulée... et je sautais à bord d'un vapeur qui devait me transporter au Panama. Quatre jours de navigation, puis traversée de l'isthme en chemin de fer... Deux autres jours à bord d'un bateau très peu confortable, et je me trouvai enfin à Guayaquil, le port de Quito.

Déjà, dès le second jour passé sur les flots du Pacifique, j'avais aperçu à l'horizon méridional, au-dessus des hauts sommets des Andes, une énorme masse ronde et d'un blanc laiteux qui ressemblait à la lune vue de jour et qui grossissait à mesure que nous nous rapprochions de l'équateur. C'était l'astre inconnu, le monde nouveau, que la Comète de Lador avait été cueillir dans les régions inexplorées de l'espace et avait abandonné là, tout près de notre vieille Terre !

En sortant de la gare de Quito, tandis que le nez en l'air je cherchais l'astre, j'entendis soudain l'encourageant et jovial *al-lô !* par lequel tout bon Américain annonce sa présence. C'était mon vieil ami Merryman de l'Université de Harvard, avec qui je m'étais trouvé en Australie, lors du dernier passage de Vénus sur le disque solaire. Il m'accueillit chaleureusement, puis, devinant mon intense curiosité, il s'écria immédiatement :

— Interrogez-moi, ami ; je puis vous donner tous les derniers détails pendant que nous allons à l'hôtel.

— Bravo ! répondis-je, et merci ! Eh bien, cet astéroïde ?

— C'est une petite planète qui sort on ne sait d'où. Elle est devenue notre satellite. Elle s'appelle Anthéa... d'après les désirs exprimés par moi-même...

— C'est vous qui l'avez aperçue le premier ?

— Oui, et comme on donne généralement aux planètes un nom mythologique, j'ai pensé à ce surnom d'Anthéa, dont les Grecs affublaient certaines déesses. Cela ne va pas trop mal, car notre Anthéa céleste a bien l'aspect d'une grande fleur épanouie là-haut...

— Mes félicitations, répondis-je. Nous tenons donc un monde inédit, mais le tenons-nous bien ?

— *All right*, parfaitement. Anthéa est immobile au-dessus de Quito, c'est-à-dire tourne autour de la Terre en vingt-quatre



heures exactement, d'où il suit qu'elle ne se déplace pas relativement à nous.

— Bon, et ses dimensions ?

Il répondit avec volubilité :

— Rayon de quinze kilomètres. Surface de deux mille huit cent vingt-sept kilomètres carrés. Volume de quatorze mille cent trente kilomètres cubes. Circonférence à l'équateur : quatre-vingt-quatorze kilomètres. Densité beaucoup plus faible que celle de la Terre, mais sensiblement égale à celle de la lune, trois environ.

Je ne bronchai pas sous cette avalanche de chiffres, mais repris :

— Cela nous fait une très petite planète... Moins de cent kilomètres de tour ! Et à quelle distance se trouve-t-elle de la Terre ?

— À trois cent quatre-vingt-un kilomètres.

— Mais ce n'est rien, cela. Vous êtes sûr ?

En effet, vis-à-vis des distances formidables qui séparent les plus rapprochées des planètes, ce chiffre de trois cent quatre-vingt-un kilomètres me paraissait ridiculement petit. Mon interlocuteur répondit :

— Nous sommes absolument certains. La planète Anthéa n'est qu'à trois cent quatre-vingt-un kilomètres ; néanmoins elle n'est pas précipitée à la surface de la Terre, parce que, comparée à la lune, elle a une masse un million de fois plus petite... et j'ose dire qu'il le fallait bien parce que, étant mille fois plus près de nous que la lune, elle subit de notre part une attraction un million de fois plus grande. Il y a donc équilibre.

Tout habitué que je fusse aux précisions mathématiques des observations astronomiques, je demeurai interdit un instant

devant toutes ces certitudes acquises en si peu de temps. Vraiment, la science est une belle chose ! Mais je recommençai à interroger :

— Vous dites qu'Anthéa tourne autour de la Terre au-dessus de notre équateur ?

— Oui, dans un plan parallèle à l'équateur. Son orbite est de quarante-deux mille trois cent quatre-vingt-douze kilomètres.

— Sa vitesse ?

— Mille sept cent soixante-sept kilomètres à l'heure. Elle tourne aussi sur elle-même en une heure.

J'arrivai enfin à la question palpitante :

— De si près, vos télescopes ont pu fouiller la surface...

— Oh ! vieux loup de mer ! cria Merryman en se frottant les mains, je vous voyais venir ! Les chiffres ne vous amusent pas. Vous n'êtes pas un astronome mathématicien, vous, vous êtes un astronome sentimental. Eh bien, Anthéa, qui est un globe *solide*, offre diverses particularités...

— Y a-t-il une atmosphère ?

— Oui, et relativement à la petitesse de la planète, cette atmosphère est lourde, je veux dire dense et elle lui constitue une enveloppe de plusieurs kilomètres d'épaisseur.

— C'est une terre en miniature !

— On ne sait pas, fit flegmatiquement l'Américain. En tout cas, personne n'y a encore aperçu des bipèdes.

— Quoi, rien ?

— Si, des plantes, ou du moins des taches sombres que le télescope décompose en feuillages, ramures, arborescences... ou

choses semblables... Mais vous apportez, je crois, des verres plus puissants que les nôtres. C'est donc vous qui allez, le premier, découvrir ce qu'il y a d'intéressant sur Anthéa.

... Il y avait là, en effet, de magnifiques perspectives pour moi. Je me voyais déjà célèbre à la suite des travaux que je publierais sur la faune et la flore d'Anthéa. Et puis, songeais-je, cette minuscule planète porte peut-être des êtres analogues à nous. Quelle gloire si je parviens à les découvrir, à attirer leur attention, à converser avec eux ! Étant donné la si petite distance qui nous sépare, toute supposition, tout espoir, tout grand rêve est possible.

Je levai la tête et aperçus l'astéroïde. C'était une grande tache ronde, d'un gris-bleu un peu brillant, suspendue comme une coupe de cristal dans le pur et ardent ciel de l'équateur. Sans perdre de temps à le considérer davantage à l'œil nu, je hâtai fiévreusement le montage du télescope que j'apportais de France. Les heures les plus propices pour l'observation étaient celles du matin et du soir, un peu après le lever du soleil et un peu après son coucher, car, pendant la nuit, Anthéa entrait dans le cône d'ombre de la Terre, et, vers le milieu du jour, elle se trouvait trop près du soleil pour être utilement examinée.

Malgré les grossissements relativement forts de mon appareil, je n'aperçus rien de plus que ce que m'avait annoncé mon ami Merryman. La surface de notre nouveau satellite offrait des parties brillantes et miroitantes comme celle des planètes télescopiques, mais ce qui attira le plus particulièrement mon attention, ce fut en quelques endroits, assez rares, la présence de taches bizarres, offrant l'aspect de ces enchevêtrements, de ces arborescences qui se forment quelquefois sur les vitres de nos appartements, après une nuit de gelée. Étaient-ce là des forêts ? Des couleurs vives y éclataient par places, mais le bleu y dominait, brillant, cru, étincelant. Évidemment rien de semblable n'avait encore été observé sur une planète, mais mon petit téles-

cope ne me donnait pas une image bien agrandie de ces taches ou masses arborescentes.

Après avoir refait rapidement les calculs et vérifié les renseignements fournis par mon ami, je passai de longues heures à contempler Anthéa. Il ne s'y trouvait point de montagnes, point de fleuves ni de rivières ; le sol y semblait très peu accidenté mais plutôt couvert de roches de formes diverses ; les parties planes et miroitantes pouvaient être des nappes d'eau immobile. Mais je n'aperçus aucune brume, aucun nuage, et l'atmosphère de la petite planète se maintenait parfaitement limpide et tranquille. J'étudiai longuement cette atmosphère. Lorsque la lumière solaire s'y réfractait, elle faisait une magnifique auréole blonde à l'astéroïde. Avec mes instruments imparfaits, je ne pouvais songer à y discerner la présence de vapeur d'eau ou de tel ou tel gaz. L'absence de nuages et de calottes de glace aux pôles d'Anthéa ne me plaisait point, car c'était là une forte présomption pour que ce satellite fût un globe entièrement refroidi et mort... Cependant l'existence d'une atmosphère et de ces singulières formes végétales permettaient le doute.

Plusieurs jours passèrent pendant lesquels je n'avais rien aperçu d'insolite sur Anthéa. Je ne pouvais faire des observations plus approfondies faute de meilleurs et surtout de plus grands instruments, et je me désolais. Mon ami américain, me voyant ainsi énervé et surexcité, réussit à m'arracher à ma vaine contemplation en me proposant de faire, avec lui, une grande excursion. Il s'agissait de tenter l'ascension du Chimborazo, le célèbre volcan qui élève son sommet neigeux à plus de six mille mètres au-dessus du niveau de l'océan. Songeant que de là-haut je pourrais encore voir Anthéa, j'acceptai.

Je n'ai pas à raconter ici en détail les aventures de ce pittoresque voyage... Du reste, auprès de celles qui m'advinrent peu après, elles paraîtraient insignifiantes. Le seul fait important, celui qui nécessite la mention que je fais ici de cette expédition, arriva au moment où, recrues de fatigue, nous atteignions un des

sommets voisins du géant des Andes. Mes deux pieds à peine posés sur l'étroit plateau, je me retournai vers l'astre qui n'était plus immédiatement au-dessus de nous. Le soir tombait. Le soleil se couchait dans une atmosphère écarlate au-dessus des eaux miroitantes du Pacifique, et, dans le ciel, de longues banderoles roses et mauves témoignaient de la présence d'une grande quantité de vapeur d'eau dans l'air ordinairement sec et pur de ce versant des Andes. Anthéa ne s'assombrissait pas encore, car, à sa hauteur, les rayons solaires l'éclairaient longtemps après la disparition du soleil au-dessous de notre horizon.

Entre les brumes violacées du couchant, à un certain moment, le soleil darda un long faisceau de lumière. Alors, entre mes yeux et les espaces verts et rouges qui flamboyaient à l'horizon occidental, s'interposa une immense colonne rose qui paraissait relier la Terre à Anthéa.

Renflée à chaque extrémité, cette longue tige diaphane était parfaitement distincte sur toute son étendue. On eût dit que de l'astéroïde à la Terre une stalagmite et une stalactite de pur cristal s'étaient formées et rejointes...

Mon intelligence restait comme paralysée et incrédule devant cette miraculeuse apparition.

Merryman, lui, ne perdit pas possession de ses facultés. Au bout d'une demi-minute, il me donna triomphalement l'explication du phénomène :

— C'est une colonne d'air ! dit-il. Elle s'aperçoit parce qu'elle contient de la vapeur d'eau et qu'elle est frappée par une lumière très oblique. De Quito elle était toujours invisible parce que nous étions plongés dans sa base même. Sa présence nous prouve qu'entre la Terre et Anthéa les attractions réciproques ont joué suffisamment pour provoquer de part et d'autre une protubérance des enveloppes atmosphériques ; ces protubérances se sont rencontrées... et voilà la communication établie !

... Je compris alors qu'il s'était passé là quelque chose d'analogue à ce qui arrive à la surface d'un liquide où nagent des bulles d'air : on voit les plus petites bulles se grouper en chapelet entre deux grosses bulles... Anthéa restant constamment au-dessus d'un même point terrestre, il y avait eu succion entre les deux atmosphères qui, attirées toutes deux par l'astre voisin, s'étaient allongées jusqu'à se rencontrer.

Dès lors, tout en rentrant à Quito, j'examinai en moi-même le grand problème : aller sur Anthéa ! L'air m'offrait une route... Mais, qui sait, les gaz entourant le satellite étaient peut-être délétères... N'importe, il fallait y aller voir, les chances étaient trop belles.

Un peu plus tard, je m'ouvris de mes projets aux savants de la ville : tous et mon intrépide Américain lui-même me traitèrent de fou. Ils y mirent des formes et furent très polis, mais je vis bien qu'ils avaient des doutes sur mon état mental.

Mais une fois qu'on a une idée bien enracinée en soi, quand on a juré d'accomplir coûte que coûte une action d'éclat, on n'écoute plus rien ni personne.

Je résolus donc d'arriver tout seul à mon but. Je ne fatiguerai pas le lecteur de la description de mes recherches ni de l'histoire de mes préparatifs. Voici seulement ce que je fis après avoir longuement et mûrement médité mon expédition :

J'achetai secrètement au gouvernement de la petite république de l'Équateur son unique mais immense dirigeable. Ce ballon était fait pour élever à trois mille mètres huit personnes et des machines, des réservoirs d'essence, des projectiles, etc., le tout pesant ensemble plusieurs dizaines de milliers de kilos. Je fis enlever toute cette ferraille et je la remplaçai par du lest. Je fis aménager dans la nacelle une légère case vitrée fermant hermétiquement. De cette case, je pouvais, sans donner accès à l'air extérieur, actionner la soupape et faire tomber, par détachements successifs, la quantité de lest que je voulais. J'em-

portai de l'eau et des vivres pour une semaine. Je joignis à mes approvisionnements quelques tubes d'oxygène comprimé, des armes et des couvertures. Tous ces préparatifs demeurèrent ignorés de mes confrères et amis, et, dix jours après mon retour de Chimborazo, mon ballon se trouvait tout gonflé dans un clos situé dans un quartier excentrique de la ville et j'étais moi-même prêt à tenter la grande aventure.

Ce fut par une tranquille nuit bleue que je m'acheminai à travers les rues désertes de Quito vers les hangars où quelques Indiens à mon service veillaient auprès de mon ballon... Je vérifiai la tension de l'hydrogène, la solidité des attaches de la nacelle... Malgré mon enthousiasme ardent, je me sentis alors un peu décontenancé, et mon beau projet m'apparut comme une folle équipée d'où évidemment je ne reviendrais pas vivant. De sinistres pressentiments m'assaillirent à ce moment et peu s'en fallut, je crois, qu'à la dernière minute, je n'abandonnasse tout. Mais mes ouvriers étaient là. Ils attendaient impassibles qu'il me plût de monter à bord de ma nacelle. Je ne leur avais fait aucune confiance, mais je suppose bien qu'ils avaient deviné mon projet, car ils me considéraient avec une sorte de terreur superstitieuse qui contractait affreusement leurs visages graves. Je donnai une pensée à mes amis, à mes maîtres... N'ayant point de famille, je pouvais bien risquer ma vie pour conquérir cette renommée si lente à venir aujourd'hui aux plus savants et aux plus laborieux...

Je m'enfermai dans la case vitrée de la nacelle. J'allumai une petite lampe électrique, m'assurai encore de la présence de mes provisions, de mes outils, de mes tubes d'oxygène... Je fis enfin le signal convenu. Les bras musculeux des Indiens se levèrent et s'abattirent ensemble, les haches qui coupaient les cordages miroitèrent dans la nuit, et, tout d'un coup, le ballon s'éleva d'un bond prodigieux à un millier de mètres au-dessus de la capitale de l'Équateur.

Le sort en était jeté, j'étais parti ! J'avais choisi à dessein une nuit sans vent. Le ballon continua donc à monter, quoique plus lentement, à se diriger tout droit vers la merveilleuse fleur du ciel, autour de laquelle brillaient les pures étoiles équatoriales. J'avais calculé qu'avec le poids réduit qu'il portait, mon ballon devait s'élever d'abord à une dizaine de kilomètres de hauteur sans qu'il fût nécessaire de jeter du lest. Je suspendis ma lampe électrique au plafond de ma case vitrée, et, les yeux fixés sur le baromètre, j'attendis. L'instrument baissait constamment, mais bien plus lentement que je n'avais pensé. Sachant que pour mener à bien ma téméraire entreprise il fallait agir vite, je me hâtai d'actionner le crochet qui retenait mon lest et d'en laisser tomber une bonne partie. Le ballon dut certainement faire un bond énorme, mais, chose étrange, c'est à peine si le niveau barométrique oscilla légèrement. Je demeurai un instant perplexe, puis je réfléchis que je me trouvais dans la colonne d'air s'élevant entre la Terre et le nouvel astre et je compris que tout le long de cette colonne la pression atmosphérique ne diminuait pas à mesure qu'on s'éloignait de la Terre puisqu'il y avait de l'air au-dessus de moi, jusqu'à une autre atmosphère.

J'obtenais par là un précieux encouragement : par suite de la constance de la pression atmosphérique, mon ballon devait continuer à monter indéfiniment. J'y aidai en me débarrassant de presque tout mon lest et j'attendis...

Quelle que fût la vitesse – sans doute prodigieuse – avec laquelle je m'éloignais de la Terre, un parcours de trois cent quatre-vingts kilomètres ne pouvait être accompli en deux ou trois heures ; et comme, en ballon, on n'a jamais la sensation de déplacement, je restai fort inquiet et impatient. Sous moi la Terre était plongée dans l'ombre et depuis longtemps les dernières lumières de Quito s'étaient éteintes dans l'éloignement. Au-dessus de ma tête, l'énorme masse du ballon m'empêchait de voir l'astre. J'avais surtout peur d'un subit coup de vent qui m'eût fait dévier de ma route et m'eût entraîné hors de la co-



bonne d'air, mais alors le baromètre m'eût averti de ma hauteur réelle.

Lentement, lentement, la nuit passa. Le jour revint. Je revis la Terre. Elle n'était plus au-dessous de moi que comme une énorme surface ronde autour de laquelle le ciel faisait une auréole bleue... J'en conclus que je me trouvais fort loin... À ce moment, un phénomène inattendu se produisit. Je ressentis une grande secousse comme si mon ballon projeté en l'air s'arrêtait soudain, puis il me parut dévier de la perpendiculaire ; il était comme poussé de côté par une force invisible, tandis que ma nacelle restait au-dessous du point qu'il occupait l'instant d'avant. Une seconde j'aperçus Anthéa énorme et toute proche. Je n'eus pas le temps de crier hurra !... Le corps du ballon s'inclina encore jusqu'à se trouver à la hauteur de la nacelle, puis il y eut une pirouette, tout changea de sens, et de nouveau suspendu immédiatement au-dessous du ballon, j'aperçus la Terre inconnue sous mes pieds. Je compris que l'attraction de l'astre venait de se faire sentir et que, si je n'y prenais garde, j'allais remonter vers notre terre ou tout au moins rester en suspens entre les deux forces attractives de notre immense globe et de son infime satellite. Je me hâtai d'ouvrir la soupape, je vis alors le baromètre remonter progressivement et je descendis lentement sur Anthéa.

Arrivé à quelques centaines de mètres du sol, je fis entrer un peu d'air dans une cage renfermant un canari : je voulais m'assurer, avant toutes choses, que l'atmosphère dans laquelle j'entrais était respirable. Le petit animal ne parut éprouver aucune gêne. Cette fois, je poussai un hurra retentissant et je tirai à nouveau la corde de la soupape.

Mon atterrissage fut aisé ; aucun vent ne gêna l'opération. Je descendis lentement sur un rocher assez large et entouré de toutes parts d'une étendue brillante que je pris de loin pour de la glace. Avant de sauter hors de la nacelle, je pus accrocher mon ancre à une anfractuosité de la pierre. Une fois débarqué,

j'enroulai ma corde à un gros bloc de granit et je pus enfin jeter un coup d'œil autour de moi.

Mon rocher avait quelques mètres carrés. Autour de cet îlot, une substance brillante étincelait au soleil. Je m'en approchai : c'était dur et uni comme du verre ; on eût dit une grande plaque de mica. Mais cette étendue n'était pas très considérable : à quelques centaines de mètres, j'apercevais une ligne de rochers, et plus loin des formes ramifiées et entremêlées qui avaient l'air d'être des arbres gris comme des oliviers. J'essayai un pas sur la substance brillante entourant l'îlot. Elle était si polie et lisse que je manquai m'étaler. Je retournai à ma nacelle, m'équipai d'un sac à provisions et d'armes et revins au bord du lac de verre. (Ce n'était pas de la glace, mais une sorte de roche analogue à du quartz hyalin.) Je me déchaussai, et je pus ainsi m'aventurer, mes souliers à la main, sur la surface glissante.

Étrange arrivée d'un terrien dans un monde nouveau ! Cela me faisait songer à l'entrée d'un mahométan dans une mosquée... Et certes, il se glissait bien dans mes sentiments un peu de crainte religieuse et d'appréhension de l'inconnu.

Ayant abordé l'autre rive, je remis mes chaussures et montai sur la falaise... L'air était diaphane, léger et un peu frais comme par un beau matin de gelée blanche en automne. À perte de vue devant moi, ce n'étaient que surfaces pierreuses semées de blocs aux arêtes vives et nettes, et, dans la merveilleuse clarté qui baignait ces roches aux couleurs riches et diverses, c'était un perpétuel ruissellement de rayons colorés qui se renvoyaient les facettes innombrables des cristaux, des gemmes et des cailloux étincelants. Je ne m'attardai pas d'abord à examiner ces minéraux si brillamment colorés et illuminés, mais je cherchai avidement des traces quelconques d'êtres organisés, car je n'avais encore aperçu ni un brin d'herbe, ni un vol d'oiseau, rien qui rappelât la vie. Il n'y avait à proximité que ces végétations déjà observées de la Terre : j'y courus, tant j'étais désireux de reprendre contact avec un être vivant, fût-il un simple arbre... Hé-

las ! ces arborescences étaient de pierre ! Elles offraient cependant de telles ressemblances avec de vrais végétaux, étant pourvues de feuilles, d'épines et même de fruits en gousses, que je voulus les examiner plus attentivement. Je cassai quelques rameaux et j'en étudiai le tissu intérieur à l'aide d'une loupe de poche. Les cassures me révélèrent une structure parfaitement normale : dans l'épaisseur des feuilles, les cellules se reconnaissaient parfaitement, et, au centre des branches, l'étui médullaire était aussi très distinct. J'avais donc devant moi des végétaux pétrifiés. Rien ne peut donner une idée du pittoresque aspect de ces forêts de pierre. Elles étalaient au loin leurs dentelles rigides sous le ciel brillant ; les substances minérales qui s'étaient incorporées aux cellules végétales étaient toutes revêtues des teintes délicates de l'opale et de la perle. Çà et là des rameaux entiers semblaient avoir été pénétrés de fluorine violette ; ailleurs des tiges étaient changées en baguettes ou en stèles de quartz améthyste.

Je constatai que les mousses et les lichens qui croissent dans les fentes des rochers, ainsi que les graminées et les petites plantes des champs n'avaient pas non plus échappé au désastre. La terre nourricière elle-même semblait s'être partout métamorphosée en pierre. Ce ne fut qu'un peu plus tard que je découvris de l'humus sous ces couches vitrifiées qui ressemblaient à du verre ou à du mica.

Plus triste, j'allais poursuivre l'exploration de ce globe sur lequel un cataclysme épouvantable s'était abattu au cours des âges, lorsque je m'aperçus que le soleil déclinait à l'horizon. Je fus surpris, parce que je me croyais encore au milieu du jour. Mon chronomètre s'était-il arrêté et remis en marche à mon insu ? Tout déconcerté, je considérais les éblouissantes régions occidentales où le ciel était d'un vert doré... Le soleil s'abaissa rapidement au-dessous de l'horizon... Mais alors, à mon grand étonnement, la clarté ne diminua pas et mon corps projeta une grande ombre devant moi... Je me retournai vivement. Du côté opposé à celui où le soleil venait de disparaître, un astre énorme

et lumineux s'élevait rapidement. L'ascension du globe gigantesque, dans un ciel foncé, presque violet, dissipait les premières ombres du crépuscule en baignant de clartés blondes les espaces verts et roses, les rochers rouges, les pétrifications opalines et bleues. Cet astre était immense : il n'était encore qu'à demi sorti de l'horizon que le bord de sa circonférence était déjà très élevé dans le ciel. Une fois levé il parut occuper le quart de toute l'étendue céleste ; il projetait une lumière plus douce que celle du soleil, mais à cause de sa très grande surface et de son relatif rapprochement, il éclairait tout autant que le soleil. En considérant bien attentivement cet astre, j'aperçus à sa surface de grandes taches sombres et d'autres verdâtres, des bossellements, puis un peu plus loin des pics neigeux et enfin, tout à côté, une grande surface miroitante. Cela me rappela une carte de géographie, et aussitôt je compris. C'était la Terre, notre Terre qui se levait dans le ciel d'Anthéa !

Il ne me fallut pas de bien longues réflexions pour saisir les raisons de tous ces phénomènes. Je savais qu'Anthéa tournait sur elle-même en une heure. Donc, pendant une demi-heure, c'était le soleil qui m'éclairait et pendant la demi-heure suivante c'était la Terre qui, tout ensoleillée, me renvoyait une grande quantité de lumière. Lorsqu'il ferait nuit en Amérique du Sud, il ferait nuit aussi sur toute la surface d'Anthéa, puisque son mouvement rotatoire s'accomplirait alors dans le cône d'ombre de la Terre. Je me remis à explorer la petite planète. Il était évident qu'à la suite d'une catastrophe terrible (quelque contact avec un soleil), des roches en fusion ou des gaz inconnus avaient opéré une minéralisation totale d'Anthéa. Il y avait existé des arbustes, des herbes et des fleurs, mais y avait-il eu jamais à sa surface des animaux ou même des hommes ? Je n'en voyais aucune trace et je pensai que l'astéroïde n'avait jamais connu que le règne végétal. Ces végétaux eux-mêmes n'avaient appartenu à aucune famille définie et connue. Autant que l'on pouvait en juger après leur pétrification, ils avaient eu l'aspect rayonné des poulpes. Ils possédaient un corps globulaire un peu plus gros qu'une tête d'homme et d'où partaient des branches relative-

ment minces, toutes chargées de feuilles, de cils et d'épines. La grande vésicule centrale portait encore des éperons ou dards rigides qui étaient plantés dans le sol. Je ne pus rien savoir au sujet de leurs racines.

Il y avait évidemment plusieurs espèces de ces végétaux, car je vis des pétrifications très différentes les unes des autres, soit comme dimensions, soit comme morphologie générale, mais toujours la forme globulaire centrale subsistait.

Lorsque vint le soir, le vrai soir de la Terre, et que notre immense globe, après le coucher du soleil, ne reparut à mon horizon que comme un grand astre de couleur azurée et pâle, j'éprouvai une indicible angoisse... Je cheminai lentement à travers les rocs qui semblaient prendre dans l'ombre des formes étranges et des attitudes hostiles. Au pied des blocs de porphyre rose, des prismes basaltiques et des obélisques de trachyte, des diamants scintillaient comme des yeux d'animaux à l'affût. Plus loin, de grandes falaises, peintes à la fresque comme si elles eussent été en opale d'Australie, étalaient leurs paysages de rêve sous le ciel inconnu. Partout, je foulais aux pieds des rubis, des topazes, des grenats qui roulaient sous mes pas et se brisaient sur les marbres avec des bruits secs comme des éclats de rire satanique. Du soir magnifique s'exhalait une tristesse immense. L'air vierge et venu des confins de l'espace, au lieu de m'enivrer, me pesait sur la poitrine. J'étais sur un monde mort, sur une terre ensevelie à jamais sous sa robe de pierre... Je ne saurais jamais quels êtres prodigieux avaient vécu là... Je n'avais plus qu'à m'en aller.

Je passai la nuit à bord de ma nacelle. Épuisé de fatigue, je dormis d'un sommeil lourd et sans rêve...

Lorsque je m'éveillai il faisait jour... Pendant les derniers moments de mon sommeil, il m'avait semblé entendre une douce musique, comme celle d'un chœur très lointain de voix enfantines. Je me frottai les yeux, me dressai dans ma nacelle... Je n'entendais plus rien, mais au moment où j'appuyais les

mains sur le rebord pour sauter à terre, le concert éloigné reprit. Oui, c'était bien là ce que j'avais entendu, ce qui très probablement m'avait réveillé : c'était une lente mélodie comparable à celle que font entendre les grillons durant les beaux soirs d'été, mais dans ce que j'entendais il y avait plus de nuances, plus d'harmonie, plus de notes, plus d'art en un mot... Cela dura quelques secondes, puis tout cessa.

Je songeai tout de suite à quelque phénomène chimique, physique ou électrique, et, mon repos m'ayant rendu de l'audace et de l'énergie, je résolus d'élucider ce problème et en tout cas d'explorer aussi scientifiquement que possible la planète morte. Je me munis d'une boîte à minéraux, d'un revolver, d'un couteau-poignard, de vivres pour deux jours, et me mis en route à travers les rochers étrangement colorés d'Anthéa.

La bizarre musique ne se fit plus entendre. Mes pas seuls retentissaient dans ce monde morne et sans vie. Je marchai rapidement en vue d'atteindre au plus vite une ligne de gros rochers que j'avais aperçue la veille à l'horizon comme une enceinte crénelée. Je me rappelai que mon astre, si petit qu'il fût, avait pourtant cent kilomètres de tour et qu'il faudrait un certain temps pour le bien étudier. D'autre part, je n'avais que pour huit jours de vivres ; je devais donc me hâter, car il n'était guère présumable que d'autres hommes seraient jamais tentés de recommencer mon périlleux voyage.

Chemin faisant j'admirai une fois de plus la splendeur des rochers. Ce n'étaient que malachites, cinabres, agates, onyx, marbres et grès diversicolores. Par endroits, les pierres s'assemblaient en ronds et formaient de vastes cirques dont les arènes étaient couvertes d'un doux sable fin où devaient abonder des paillettes d'or. Ailleurs, les roches crénelées, excavées, taillées, sculptées présentaient l'aspect d'une vieille ville fortifiée qui serait tombée en ruines depuis des millénaires. Des flèches d'église, des tours, des remparts, des maisons, des palais y pullulaient. Des portiques magnifiques, en tourmaline rose,

s'ouvraient sur des murailles lisses de marbre sarrancolin. Plus loin, des minarets pointaient dans le ciel des dentelles de béryl. Partout, des couloirs et des rues zigzaguaient entre ces ruines. Des avenues spacieuses étaient bordées de stèles de basalte, et, çà et là, des figures de sphinx et de monstres, des ailes de chimères, des faces de satyres s'apercevaient dans l'infini morcellement des rochers.

Hors de ces cités fantastiques, la surface d'Anthéa était unie comme du verre ou moutonnante comme une mer soudainement figée. Je n'avais plus entendu de musique lointaine ni rien vu qui pût l'expliquer...

Au milieu du jour, j'errais dans une de ces mystérieuses villes désertes de feldspath et de chrysoprase, plusieurs couloirs tournaient, s'entrecroisaient et me ramenaient toujours au centre de la cité. Las et énervé, je renonçai pour le moment à trouver mon chemin et je m'assis dans l'ombre d'un grand obélisque de cornaline... Je me mis en devoir de déjeuner.

Pendant que j'étais ainsi occupé, j'entendis comme un très faible battement d'ailes qui fut presque immédiatement suivi d'un petit bruit pareil à un crissement de cigale qui ne durerait qu'une fraction de seconde. Tout cela semblait partir du sommet du pilier à l'ombre duquel je me trouvais. Je relevai vivement la tête...

Là-haut, à une vingtaine de mètres, à la cime de la stèle rouge, une plante monstrueuse me regardait...

Je dis bien *une plante*. Cela avait un corps vert, rond, un peu plus gros qu'une tête d'homme, et, de ce globe partaient de flexibles rameaux feuillés ou fleuris, des dards, des suçoirs, des poils et des lianes mouvantes au bout desquelles brillaient des yeux, de vrais yeux humains qui me considéraient fixement.

Saisi d'horreur, je crus qu'à mon tour j'allais être changé en pierre comme tous les êtres vivants de l'astéroïde. Mais cette ré-

flexion me ramena au sentiment de la réalité : il y avait donc des êtres organisés, vivants, qui avaient été respectés par le terrible cataclysme d'autrefois. J'allais entrer en contact avec eux et je compris que l'intérêt de mon voyage commençait.

L'être végétal était posé sur trois dards, il mouvait très lentement ses lianes porteuses d'yeux comme pour modifier l'aspect et l'angle sous lesquels il pouvait me voir. Je ne bougeai pas d'une ligne, me disant que s'il étirait soudainement ses souples rameaux pourvus de griffes analogues à celles du lierre, je serais assurément à sa merci. Mieux valait faire le mort.

Bien m'en prit, car au bout d'un instant et après que les lianes se furent bien tortillées, quelques-unes d'entre elles s'allongèrent horizontalement, leurs feuilles, qui étaient fortement digitées, se mirent à frapper l'air comme les pattes des oiseaux aquatiques sur l'eau ; l'être s'éleva, plana un moment autour de l'obélisque et disparut enfin derrière une coupole de grès viridin.

Je n'avais plus faim. Mon front s'était couvert de sueur... mais, après une courte hésitation, l'instinct scientifique l'emporta sur la peur et je me hâtai d'escalader une sorte de pyramide voisine dans l'espoir de suivre le vol de l'être étrange.

De là-haut, en effet, je l'aperçus de nouveau : il descendait lentement vers la terre, et, arrivé au bas d'une falaise à pic, il disparut soudain dans une fissure que je n'avais pas aperçue tout d'abord et qui semblait être l'entrée d'une caverne.

Alors, de ce trou béant et obscur sortit la même musique que celle qui m'avait surpris à mon réveil. On eût dit un chœur de cigales de cristal ; c'était une symphonie très délicate, très diversement modulée, très nuancée... Il y avait évidemment de nombreux exécutants et c'étaient leurs voix diverses et maigres qui produisaient les sons singuliers. Je fus bientôt fixé là-dessus ; une dizaine de plantes sortirent presque aussitôt de la caverne ; elles étaient toutes semblables à celles de l'obélisque,



sauf pour les fleurs qui étaient de couleurs très variables : rouges, jaunes ou bleues... Ces êtres volèrent vers moi ; leurs yeux étaient grands ouverts au bout des tiges tendues et leurs dards étaient braqués dans ma direction. Je voulus fuir. Je n'en eus pas le temps. Ils m'entourèrent, leurs crampons me saisirent, je fus soulevé, emporté dans les airs...

Je ne pouvais guère me débattre. D'ailleurs, si j'avais réussi à me dégager, je serais tombé de plusieurs mètres de hauteur sur les rocs... J'attendis donc un moment propice. Bientôt le vol des végétaux s'abassa. Ils se posèrent, sans me lâcher, sur une surface plane et recouverte de sable. Alors, je luttai. J'avais réussi à sortir mon couteau de ma poche et, d'une main libre, j'en tailladai les lianes souples qui me serraient... Des gémissements sortirent des globes verts, les dards, qui étaient longs de deux à trois mètres et fort acérés, s'avancèrent contre moi... Je vis qu'ils allaient me transpercer comme une mouche sous une épingle. D'un effort désespéré, je saisis mon revolver et fis feu sur les corps globulaires des monstres. Cela me sauva. L'étreinte des griffes se desserra, j'achevai de me dégager à l'aide de mon couteau, je bondis hors de l'enceinte de pierre et courus comme un fou dans une longue avenue.

Je jetai les yeux de-ci de-là pour chercher un abri. Cela fut long à trouver et je croyais à chaque instant entendre derrière moi le frémissement des feuilles propulsives... mais enfin j'aperçus une étroite anfractuosité de rochers derrière laquelle un espace sombre me parut présager l'existence d'une petite grotte. Je m'y faufilai : en effet, au delà de la fissure, la roche se creusait en une poche arrondie. L'abri me parut bon. Il n'y avait d'autre ouverture que celle où j'avais à peine pu me glisser : les corps des végétaux ne pourraient donc y pénétrer. Allongé sur le sable qui couvrait le sol de la petite caverne, je regardai au dehors : quelques-uns des monstres m'avaient suivi. Ils étaient là, posés sur leurs éperons. Leurs tiges pourvues d'yeux s'abaissèrent, rampèrent sur le sol et s'avancèrent jusqu'aux angles de la fissure. Là elles s'immobilisèrent en me regardant fixement.

J'étais donc prisonnier, mais probablement sauf, tant que je demeurerais dans mon trou. Je repris mon sang-froid et me consolai un peu en songeant que j'avais pour deux jours de vivres et que pendant ce temps je trouverais bien sans doute le moyen de me débarrasser de mes singuliers geôliers.

Je les considérai curieusement : c'étaient des créatures sans nom possible. Tout à la fois végétales par leurs feuilles, leurs fleurs, leur couleur, leur apparence générale, et animales par leurs yeux, leur mobilité, leur voix, elles devaient faire partie d'un règne intermédiaire qui s'était développé seul sur Anthéa.

Je songai aux forêts pétrifiées qui avaient attiré mon attention dès mon arrivée. Les formes immobilisées par la minéralisation des tissus rappelaient celles des êtres vivants qui me guettaient présentement. Sans doute ceux-ci, plus développés, mieux organisés, non enracinés, avaient pu échapper à la pétrification cataclysmique en s'abritant en de profondes cavernes, mais il y avait certainement analogie entre les uns et les autres.

Je constatai bientôt avec joie que ces êtres ne tentaient pas de pénétrer dans mon refuge. Bien que leurs corps globulaires n'eussent pu franchir l'entrée, j'avais craint que leurs dards ou leurs longues lianes à crampons ne vinssent m'y chercher.

Il y avait sans doute une raison mystérieuse à cette répu-gnance de leur part. Peut-être craignaient-ils mon couteau ? À tout hasard je me tins sur la défensive, et, trouvant quelques bons blocs de pierre dans ma caverne, je m'en servis pour murer à peu près complètement l'entrée.

Je gardai mon revolver et mon couteau aux mains jusqu'au soir. J'espérais que l'approche de la nuit inciterait mes gardiens à relâcher leur surveillance, peut-être même à l'abandonner... Mais il n'en fut rien. Dès que le soleil eut accompli la dernière de ses douze courses quotidiennes dans le ciel d'Anthéa, des phosphorescences très vives s'allumèrent aux pédoncules oculaires de ces créatures. Toutes ensemble ces lumières éclairaient

nettement les rochers voisins et je vis que mes geôliers se faisaient plus nombreux et s'agitaient beaucoup. Ils conféraient entre eux, ils se parlaient... Il n'y a pas d'autre façon d'exprimer les sons modulés qu'ils émettaient... Ainsi, j'en vis deux qui s'étaient détachés du groupe principal et qui conversaient évidemment entre eux : les réponses suivaient les questions et étaient dites sur un ton humble et nettement subalterne.

De temps en temps, les rameaux porteurs d'yeux se relevaient et venaient appliquer leurs prunelles à la fente que j'avais ménagée dans mon mur de défense, les points phosphorescents projetaient une vive lueur dans ma grotte. Et lorsque les yeux m'avaient aperçu, ils se retiraient pour se poser à nouveau sur le sable ou sur quelque encoorbellement de rocher.

Dès ce moment, je me jugeai perdu. Ma caverne n'avait pas d'autre issue. Si donc j'étais cerné là pendant plus de quatre à cinq jours, j'étais certain d'y mourir de faim. Pouvais-je tenter une sortie ? Sans doute, avant de m'élancer au dehors, j'avais des chances de mettre hors de combat à coups de revolver une dizaine de ces habitants d'Anthéa... mais après ? Sans munition, comment échapperais-je aux autres ?

Je ne veux pas faire ici le récit des souffrances et des tortures que j'endurai durant mon long emprisonnement en cette étroite caverne. Lorsque la faim et la soif m'eurent affaibli, des hallucinations horribles vinrent s'ajouter encore à l'angoisse du réel... Et toujours, près de la fissure qui me donnait un peu de lumière et d'air, ces yeux entourés de feuilles m'épiaient ! Durant les premières heures, j'avais tâché d'endormir ma terreur et tout souci égoïste en me livrant aux investigations désintéressées : j'observai les formes, les organes, les mœurs des habitants d'Anthéa.

Ces Anthéens n'étaient pas laids, mais ils défiaient toute comparaison avec aucun être vivant connu sur la Terre. Poulpes, coraux, étoiles de mer, arbres, papillons, oiseaux, c'était tout cela ensemble, et même c'étaient aussi des hommes :

impossible de se méprendre sur les signes d'intelligence, de réflexion et de décision qu'ils offraient. Ils avaient un langage. Les sons qu'ils émettaient étaient produits, je crois, par de petites membranes tendues en certains points de leurs corps sphériques. Le même organe devait servir à leur sens de l'ouïe qu'ils avaient très fine, car dès que je bougeais dans ma cachette, plusieurs yeux se tournaient de mon côté.

En tout cas, ils conversaient entre eux au moyen de sons qu'ils émettaient à volonté. Je les voyais partir, s'arrêter, agir, s'interrompre selon des modulations prononcées par d'autres – leurs chefs sans doute.

Je fis toutes ces observations pendant les premiers jours, mais lorsque j'eus épuisé mes dernières provisions, je n'eus plus le courage d'étudier ces curieux êtres ! Au bout du cinquième jour, je restai ensommeillé sur le sable de la petite grotte. Je pensai que la mort serait longue à venir et je ne songeais à rien moins qu'à me servir de mon revolver pour abrégier mes souffrances.

J'en étais là lorsqu'un soir je fus surpris de me sentir légèrement secoué comme si le sol sur lequel je reposais s'était ébranlé. Je me crus le jouet d'un de ces affreux rêves qui me hantaient, mais, quelques secondes après, le même phénomène se reproduisit. En même temps, une longue rumeur sourde parut sortir des entrailles de la petite planète. Cela s'apaisa, puis, un instant plus tard, les secousses et les bruits souterrains revinrent plus forts. C'était un tremblement de terre nettement caractérisé. Enfin, une secousse plus forte que les précédentes me retourna comme une omelette et en même temps un bloc de rocher, se détachant de la voûte, vint bloquer hermétiquement l'ouverture.

Ainsi j'étais muré vivant. Néanmoins, je sentis mes forces me revenir à l'idée nouvelle qui se présentait à moi : j'avais vu ce bloc fermer l'entrée de la caverne ; il était donc possible que quelque fissure se fût ouverte quelque part dans les parois et

qu'elle communiquât avec d'autres grottes... En outre, depuis un moment, je sentais sur ma face un souffle chaud comme celui d'une bête et j'eus l'intuition que quelque puits descendant très profondément vers le noyau central s'était brusquement débouché non loin de moi. Je rampai avec précaution et à grand'peine sur tout le pourtour de ma caverne : au bout de quelques instants, je trouvai en effet un couloir qui descendait presque à pic. Je le suivis... Il descendait puis remontait... Sur son parcours béaient des orifices qui exhalaient un air brûlant... Il traversait des salles dont rien ne pouvait m'indiquer les dimensions, excepté l'écho lointain de mes pas... Mais je retrouvais toujours un passage, je sautai les obstacles et les puits béants avec la précision d'un somnambule. Il me semblait que j'agissais comme dans un rêve...

Je ne saurais dire combien de temps dura cette effroyable fuite dans les ténèbres. L'instinct seul, le vieil instinct animal de la conservation, me poussait toujours en avant, dans l'espoir à peine lucide de trouver une issue...

Enfin, j'arrivai au terme... Ce n'était pas une issue, c'était un cul-de-sac.

Eh bien, c'était fini ! Tout se terminait là. Mon aventure, ma vie, tout était clos. Il n'y avait plus rien à faire. Nulle possibilité ne me restait. Je n'aurais jamais pu retrouver ma route vers la première cave à travers le dédale des couloirs souterrains. Du reste, je n'avais plus de force, et, à supposer que j'eusse pu revenir à la première grotte, il m'eût été impossible d'ébranler le rocher qui en avait obstrué l'entrée. Enfin, qui me prouvait que les terribles Anthéens ne fussent pas toujours à leur poste là-bas ?

Je crus donc que c'était la fin. Au bout d'un certain temps, je me réveillai, je repris un peu conscience... Dans mon désespoir, je saisis un angle de rocher que je secouai frénétiquement comme si j'avais eu le puéril espoir de l'ébranler... Je ne réussis qu'à provoquer une petite pluie de sable fin qui se mit à couler lentement sur ma main. Déjà las, vaincu et résigné, je retombai

dans l'inconscience, je laissai ma main où elle était, dans ce petit courant de sable qui la caressait en tombant lentement...

De nouveau le temps se perdit, devint une notion indéterminée... De la douleur pesa... Des visions hideuses passaient devant mes yeux. Le passage du sang dans mes artères cérébrales se métamorphosait en bruit de tambour, de trompette ou de cymbales, puis en chœurs d'anges très doux et très lointains... J'avais fermé les yeux... Soudain l'arrêt de la petite chute de sable sur ma main interrompit ma léthargie. Je rouvris les yeux...

Alors la vie à flots magnifiques se rua dans mes veines :

Le jour ! Je revoyais le jour !

Là-haut, au-dessus de moi, dans le trou qu'avait creusé la fuite du sable, une lueur venait comme filtrée à travers un coin de vitre sale. Du bout des doigts, j'y allai frapper. La vitre était mince, elle résonna. Je la frappai avec un caillou : elle se brisa et un flot d'air pur vint sur ma face. Quelques secondes après, l'ouverture était élargie et je sautai à la surface miroitante du mica qui entourait comme d'une eau figée et éblouissante l'îlot rocheux où se trouvait mon ballon.

Mon pauvre ballon ! Quelque chose de terrible lui était arrivé à lui aussi : je l'aperçus tout dégonflé et aplati sur le rocher comme une loque. Avant même de songer à puiser dans mes réserves de vivres, je regardai l'enveloppe ; elle portait de tous côtés de grandes balafres toutes de même nature et de même grandeur par où le gaz avait dû s'échapper en quelques secondes. Par la disposition, la netteté et la forme de ces déchirures, je devinai sans peine qu'elles étaient dues aux grands dards des Anthéens.

Cette nouvelle catastrophe, survenant dans le moment même où je me croyais sauvé, m'atterra. Je ne sais quelle force

instinctive et primitive m'empêcha de rester allongé à côté de ma nacelle en proie à une torpeur mortelle.

Après m'être un peu restauré, j'examinai longuement l'enveloppe de toile et de gutta afin de bien me rendre compte de toute l'étendue du désastre : j'avais déjà l'arrière-pensée de raccommoder les déchirures, mais je vis qu'elles étaient décidément trop considérables... Je manquais d'ailleurs de tout le matériel nécessaire.

Non, il ne m'était plus permis de songer à revenir un jour parmi mes semblables, sur la douce Terre où pousse le blé, où les fleurs sont enracinées dans le sol tendre parmi les herbes soyeuses, où des yeux de femme font rêver le soir... J'étais condamné à vivre quelques jours encore sur ce globe minéral, puis à mourir de faim, si toutefois les affreux Anthéens me laissaient en paix.

Je pouvais peut-être leur échapper en me réfugiant dans les obscurs boyaux souterrains dont je venais de sortir, mais à quoi bon les fuir ?

Tout en me livrant à des réflexions de ce genre, je glissai peu à peu dans un sommeil lourd et réparateur.

Je dormais depuis plusieurs heures sans doute lorsque je fus à demi réveillé par un léger souffle qui me passa à plusieurs reprises sur le visage. Encore accablé de fatigue, je ne fis pas attention à ce phénomène qui m'aurait frappé si j'avais été éveillé, car il n'y avait jamais de vent à la surface d'Anthéa.

Je me rendormis... Au bout d'un certain temps, le souffle recommença, puis ce furent des attouchements légers... Tout en demeurant encore assoupi, je voulus faire un geste de la main pour chasser l'importun contact... mais ma main n'obéit pas : elle resta liée à quelque chose dont je ne discernais pas la nature... Pour le coup, je m'éveillai tout à fait.

J'étais repris ! De nombreux Anthéens m'entouraient, leurs griffes végétales m'enserraient de toutes parts... Une seconde après que j'eus ouvert les yeux, ils s'envolèrent tous ensemble et je me trouvai suspendu à une vingtaine de mètres au-dessus du sol. Cette fois, il m'était impossible de me défendre, j'avais les pieds, les mains, la tête étroitement serrés par les lianes mobiles et vigoureuses : je ne pouvais pas remuer le petit doigt.

Il me parut bientôt, cependant, que les Anthéens qui m'avaient capturé étaient moins bien armés, moins turbulents, moins méchants, si j'ose dire, que ceux de la cité des rochers. Ils n'appuyèrent pas leurs dards sur ma chair, ils ne me serrèrent pas au point de m'étouffer et surtout, dans les yeux bleus et vifs que leurs tentacules feuillées promenaient tout autour de moi, je crus discerner une flamme moins sauvage, plus douce...

Ce voyage aérien dura fort longtemps. Nous passâmes au-dessus de grands amas de roches, de précipices insondables, de formidables blocs de quartz, d'obélisques de rubis, d'immenses forêts pétrifiées, violettes, jaunes ou roses. Enfin, le vol des Anthéens se ralentit, s'abaissa... Ils tournoyèrent au-dessus d'un cirque étrange et plus fantastique encore que tout ce que j'avais pu voir sur la petite planète. Il était constitué par un cercle étroit de falaises bleues comme de l'aigue-marine. Ces falaises resserrées et arrondies en forme d'entonnoir étaient translucides dans toutes leurs parties ; sur tout leur pourtour des concrétions minérales affectaient des formes de fleurs, d'animaux, de monstres ou de géants... Le béryl, le lapis-lazuli, l'agate et l'opale et de nombreuses pierres inconnues s'étaient épanouis là, sous l'empire d'une force mystérieuse, en une inimaginable floraison étincelante.

Entre les tiges de marbre, à travers les délicates sculptures de carbonate de chaux, parmi les feuillages de calcite, les Anthéens me descendirent doucement jusqu'à l'orifice étroit d'un couloir qui s'enfonçait sous les rochers. Ils m'entraînèrent le



long de ce couloir souterrain où régnait une lumière très tamisée. Puis enfin, ils me déposèrent dans une grotte immense et assez bien éclairée. Ils me lâchèrent. Je m'étirai, je frottai mes membres ankylosés tout en cherchant déjà des yeux par où je pourrais m'évader.

Mais toutes les issues étaient gardées par un ou deux Anthéens bien plantés sur leurs crampons et le dard en avant. Du reste, ils ne paraissaient pas me vouloir du mal. Les très nombreux individus qui se trouvaient dans l'immense grotte ne firent guère attention à moi et poursuivirent leurs trémoussements, leurs vols ou leurs conciliabules. Ils me semblèrent appartenir à une race différente de celle des sauvages habitants de la cité des pierres. Leurs formes et leur organisme étaient pareils, mais leurs voix, toujours produites par des membranes disposées sur le pourtour de leur corps globulaire, étaient plus douces et musicales, leur feuillage plus fin et couvert d'un duvet soyeux au lieu de ces cils glanduleux dont les pirates de l'autre jour étaient tout barbelés, et enfin, leurs fleurs étaient de pures merveilles. Ah, n'eût été l'angoisse de l'heure, comme j'aurais su les admirer ! Nous croyons savoir sur la Terre ce que peut être une belle fleur, ce qu'évoquent les mots de corolles de lis, de pétales de coquelicots, de coupes de renoncules, de cloches de campanules, de faces de pensées, de splendeur étrange d'orchidées... Baste ! cela n'est rien. Il faudrait avoir vu comme moi ces corolles multicolores, de teintes de rêve, de forme indicible et toutes pétries de lueurs divines.

Je regrette maintenant de n'avoir pas mieux regardé ces merveilles, mais alors je ne voyais partout que présage de mort. Je pouvais cependant me promener librement dans ces grottes qui devaient avoir chacune des centaines de mètres de longueur et de largeur et qui se suivaient en enfilade, comme les salons d'un palais. La lumière y venait de l'extérieur, à travers ces couches vitrifiées que j'avais si souvent observées à la surface d'Anthéa. Les salles successives contenaient des merveilles : des stalagmites s'y groupaient en forêts inextricables ; des concrè-

tions colorées y formaient des multitudes de figures effarantes et monstrueuses ; des tufs faisaient des franges et des dentelles. Partout étincelaient des cristaux. Des vasques superposées en gradins étaient de quartz opalin et translucides comme du verre. Des parois entières, des colonnes, de grandes orgues étaient ornées de prismes de carbonate de chaux blanc, jaune ou rose, qui s'amoncelaient en végétations de pierre comme de gigantesques polypiers. Et puis venaient des bas-reliefs, des fûts de colonnes, des sculptures étranges, des rondes bosses...

Partout, chez ce peuple anthéen composé de dix ou douze mille individus, régnait une activité bien ordonnée. Je ne discernai pas d'abord le but précis de leur affairerment, mais je reconnus plus tard que leur organisation était parfaite : ils allaient chercher au dehors ou en de lointaines cavernes des substances minérales qu'ils apportaient, manipulaient, emmagasinaient. Ils préparaient ainsi des réserves d'aliments qu'ils enfermaient en des géodes ou pierres creuses qui abondaient partout dans les grottes. M'étant longuement promené dans les ateliers et les magasins des Anthéens et sentant la faim me tenailler, je dus goûter, par petites doses d'abord, à cet aliment : c'était une substance un peu sucrée, paraissant très riche en carbone et en azote. Plusieurs individus me voyant consommer cette nourriture s'assemblèrent autour de moi et me considérèrent avec curiosité, mais ils n'essayèrent nullement de m'empêcher de manger... Je suppose qu'à l'instar des abeilles, ces êtres faisaient subir à certaines substances inconnues une sorte de fermentation ou plutôt de transformation chimique dont résultait cet aliment un peu fade, mais en somme nourrissant.

Après plusieurs tentatives infructueuses, je ne tentai plus de m'échapper. Les Anthéens me gardaient à leur disposition dans quelque but mystérieux et que je ne pouvais pressentir. J'étais sans doute pour eux un être monstrueux et bizarre qu'ils étudiaient. Plusieurs d'entre eux venaient me voir chaque jour, ils me palpaient, me considéraient longuement et conversaient entre eux. À la longue, je reconnus que c'étaient toujours les

mêmes individus. Ils se retiraient après chaque visite dans une petite grotte de gypse... Ce devaient être les savants de ce peuple.

Peu à peu je m'intéressai à ces êtres laborieux et sages. Matin et soir ils se réunissaient et chantaient ensemble des sortes d'hymnes qui surpassaient en harmonie, en tendresse, en douceur grave et magnifique les plus pures roulades du rossignol et les plus douloureuses cantilènes des grillons.

Je fus souvent témoin des noces de ces créatures étranges : les mâles et les femelles tournoyaient lentement sous les hautes voûtes des grottes et lorsque leurs fleurs détendues au bout de leurs pédoncules spiraloïdes se joignaient enfin pour l'échange sacré du pollen, une formidable clameur de joie s'élevait de toute la cité.

Je passai là plusieurs mois. J'en vins à aider les Anthéens dans leurs travaux. Je roulais au-devant d'eux les rognons de silex qu'ils remplissaient de leur préparation alimentaire. Je les remplaçais ensuite. Étais-je leur esclave ? Peut-être, mais n'importe... l'activité est une loi de la vie et je ne pouvais m'habituer à ne rien faire.

Je rendis donc quelques services à certains ouvriers anthéens qui me marquèrent par des signes indubitables qu'ils m'en savaient gré. Ils se réunissaient autour de moi, le soir, pendant et après les chants qui clôturaient les journées de travail. À force de me répéter les mêmes sons en me désignant les objets du bout de leurs tentacules feuillées, je commençais à deviner quelques-uns de leurs mots et je faisais le rêve d'apprendre leur langue, de l'écrire... que sais-je encore, lorsqu'un événement gros de conséquences vint bouleverser la cité des Anthéens et remettre ma vie en danger.

On se rappelle que c'est à un tremblement de terre que j'avais dû de pouvoir m'échapper de la petite cave où me retenaient prisonnier les méchants Anthéens de l'extérieur.

Les grondements souterrains que j'avais entendus alors se reproduisaient fréquemment, emplissant les grottes de grandes rumeurs répercutées de muraille en muraille et suivies des cris d'effroi du peuple. Il arriva même que des crevasses s'ouvrirent dans les rocs, que des fentes vinrent lézarder les cloisons des grandes salles. Évidemment le feu central de la petite planète n'était pas éteint. Tout ce globe étant très probablement composé de cavernes surajoutées comme les alvéoles d'un gâteau de miel, tous les soubresauts du noyau central en fusion avaient des effets énormes. Au surplus, le voisinage tout récent de la masse terrestre suffisait à expliquer les perturbations qui se produisaient de plus en plus nombreuses dans les entrailles d'Anthéa. Quoi qu'il en fut, les secousses et les grondements souterrains augmentèrent progressivement de fréquence et d'intensité. Je vis les savants anthéens faire plusieurs examens des crevasses récentes, mais le peuple, dans son ensemble restait calme.

Depuis plusieurs jours, l'agitation volcanique s'était fort accrue, lorsque, tout à coup, un matin, une secousse intense ébranla les grottes et disloqua une partie des parois de celle où je me trouvais. Des blocs de basalte tombèrent et écrasèrent plusieurs Anthéens. Quelques secondes plus tard une autre convulsion souterraine brisa des milliers de stalagmites et ouvrit dans la voûte de la caverne une large échancrure par où l'air et la lumière du dehors entrèrent à flots.

Alors le peuple s'émut. Tout travail cessa. Des chefs firent tourbillonner leurs feuilles et allèrent se poser sur les rebords extérieurs de l'ouverture, des gardiens s'élancèrent au dehors et occupèrent en nombre les points élevés des environs.

Je me rendis bientôt compte de ce que les Anthéens redoutaient.

Quelques heures après le bouleversement sismique, et sans qu'aucune nouvelle secousse se fût produite, les Anthéens poussèrent de grands cris d'effroi. Les plus forts se ruèrent vers l'extérieur, les autres se cachèrent dans les anfractuosités des rocs, se dissimulèrent derrière des stalagmites ou s'enfermèrent dans les petites grottes.

Pour moi, j'étais monté sur une sorte de corniche qui faisait le tour des parois en s'élevant progressivement vers l'ouverture accidentelle de la voûte. J'attendais un moment propice pour me glisser au dehors lorsque j'aperçus un vol furieux des Anthéens de l'autre race.

C'était l'assaut des pillards, des brigands de la cité des rochers contre le bon peuple des cavernes. Ces laborieux se défendirent vaillamment, mais leurs ennemis étaient mieux armés, leurs dards étaient plus forts, plus longs et plus acérés, leurs rameaux étaient couverts de formidables épines ou de cils rigides, glanduleux, empoisonnés. Ils percèrent les corps des défenseurs et entrèrent en tourbillonnant dans les grottes. On eût dit un essaim de monstrueux frelons au pillage d'une ruche fortunée. Ce fut une terrible mêlée. Des centaines d'ouvriers tombèrent et bientôt les assaillants se mirent à se repaître sauvagement des aliments entassés dans les magasins. Leurs feuilles s'agitaient frénétiquement, leurs fleurs allongées sur leurs pédoncules se pavanaient avec une orgueilleuse satisfaction.

Quant à moi, je ne pouvais fuir. Il y avait encore une dizaine de mètres de muraille à pic entre la surface et l'étroit rebord où je me tenais accroupi. Je n'osais bouger, de peur de révéler ma présence aux pirates, et je craignais fort qu'après s'être bien gorgés de nourriture, les terribles Anthéens ne reprennent la chasse.

C'est ce qui arriva. Ils tuèrent encore beaucoup d'individus sans défense, puis enfin deux d'entre eux m'apercevant volèrent sur moi. Ils ne me frappèrent pas tout de suite et se bornèrent d'abord à me transporter à la surface du sol. Là ils rassemblè-

rent plusieurs de leurs congénères, et, tous ensemble se reculant un peu, comme ils en avaient l'habitude avant de foncer sur un adversaire, ils pointèrent leurs dards et s'élançèrent...

Devant la mort imminente, je fermai les yeux... Alors, comme si mon battement de paupière eût pu ébranler la petite planète, le roulement de tonnerre souterrain reprit avec une violence formidable. En même temps, des rochers gros comme des montagnes s'ébranlèrent, des kilomètres cubes de basalte s'élevèrent dans les airs, il y eut un bouleversement total des choses. Anthéa se convulsa tout entière... De seconde en seconde, le petit globe se brisait, se disloquait, s'émiettait... Des lézardes larges de plusieurs centaines de mètres se produisirent en zigzags dans toutes les directions avec la rapidité d'un éclair. On aurait dit qu'elles couraient comme les fentes sur une glace qui s'effrite. Enfin, il y eut une dernière explosion, l'astéroïde lui-même vola en éclats, ses morceaux rayonnèrent dans toutes les directions de l'espace...

La masse de pierre ponce sur laquelle je me trouvais fut projetée dans le ciel avec une violence inouïe. Au bout de quelques secondes, je vis qu'elle ne retomberait pas, tout centre d'attraction ayant disparu derrière elle, puisque Anthéa, pulvérisée, n'existait plus.

Je n'eus plus la sensation d'être entraîné, mon rocher paraissait immobile... Il avait la forme d'une pyramide ; il pouvait avoir quelques dizaines de mètres cubes. Je réfléchis qu'il emportait, attachée à sa masse, une certaine quantité d'air, mais pour combien de temps en aurais-je et où allais-je ? Vers quel système solaire ? Vers quelle constellation ?

Je me hissai au sommet de la pyramide qui formait maintenant tout mon monde et j'eus la surprise d'apercevoir sur la face opposée la vieille enveloppe tout aplatie de mon ballon. Je parvins à me blottir sur cet amas de cordages et de taffetas... Ce n'était qu'une chose inanimée, mais dans les circonstances où je

me trouvais, il m'était doux de retrouver cet objet qui venait avec moi de la grande et vieille Terre.

Pensant bien que mon astéroïde minuscule continuait à se mouvoir rapidement dans l'espace, je regardai anxieusement de tous côtés ; j'eus bientôt la joie d'apercevoir un vaste globe bleu qui paraissait grandir très vite sous moi... Ah ! c'était la Terre, la Terre enfin ! Mon rocher avait donc été projeté dans la direction de la Terre, sa vitesse initiale avait été assez forte pour qu'il fut amené dans le champ d'attraction terrestre et il se précipitait maintenant vers notre globe avec la vitesse d'un caillou qui tombe du ciel. Je réfléchis qu'à la façon des étoiles filantes, il s'enflammerait sans doute et deviendrait incandescent dès qu'il se frotterait à notre atmosphère. J'étreignis donc plus violemment l'enveloppe crevée de mon ballon, je m'y attachai par les bouts de cordage et j'attendis...

Ce ne fut plus bien long. Bientôt un vent d'une extrême violence balaya la surface de mon rocher, je sentis qu'il devenait brûlant... Nous entrions à toute vitesse dans l'atmosphère terrestre. Il était temps d'agir. Je me levai de toute ma hauteur et cherchai à développer contre le vent les lambeaux de toile auxquels je m'étais attaché. L'air qui passait avec une force d'ouragan enfla l'enveloppe, la souleva, la détacha du rocher... et la chute vertigineuse qui commençait à me couper le souffle s'arrêta. Je restai suspendu à mon parachute de fortune... qui oscilla plusieurs heures dans des courants atmosphériques plus ou moins opposés et enfin s'abaissa peu à peu, s'approcha de terre et me déposa sain et sauf... à un bon kilomètre des côtes d'Espagne...

Je pensai que le Destin voulait joindre l'ironie à la cruauté et ne me laisser périr qu'après mon retour miraculeux en notre monde ; mais non, ce n'était qu'une petite épreuve de plus, car au bout de quelques minutes, je fus aperçu par un bateau de pêche qui me recueillit et me ramena en France.

Comme je l'ai déjà dit, tous ces événements datent déjà de plusieurs années, mais je ne m'étais pas encore senti assez fort, assez remis de mes terribles émotions pour tenter de raconter mes aventures. Voilà maintenant qui est fait. Je doute qu'on veuille me croire, mais qu'y puis-je ? Tout le monde se souvient d'Anthéa, de son arrivée dans le ciel de l'Équateur, de sa disparition subite à la suite de convulsions internes... Je suis seul à pouvoir dire : j'y étais. Je n'ai pas de témoins à qui en appeler... Je n'offre d'autre preuve que ma sincérité.



# Ce livre numérique

a été édité par la

***bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

**en décembre 2015.**

## — **Élaboration :**

Ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique : Isabelle, Françoise.

## — **Sources :**

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Michel Epy, *Anthéa ou l'Étrange planète*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé (Collection : Bibliothèque de la plume de paon), 1923. D'autres éditions ont été consultées en vue de l'établissement du présent texte. La photo de première page, *La comète Lovejoy est visible depuis la station spatiale internationale près de l'horizon de la terre au-dessus du halo atmosphérique observable sur cette image nocturne*, a été prise par Dan Burbank, astronaute de la NASA, Expedition 30 commander, le 22.12.2011 (réf. ISS030-E-015472).

## — **Dispositions :**

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans

l'autorisation des Bourlapapey. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : [www.noslivres.net](http://www.noslivres.net).

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,  
<http://beq.ebooksgratuits.com>,  
<http://efele.net>,  
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,  
<http://www.chineancienne.fr>  
<http://djelibeibi.unex.es/libros>  
<http://livres.gloubik.info/>,  
<http://eforge.eu/ebooks-gratuits>  
<http://www.rousseauonline.ch/>,  
[Mobile Read Roger 64](#),  
<http://fr.wikisource.org/>  
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,  
[http://www.gutenberg.org/wiki/FR\\_Principal](http://www.gutenberg.org/wiki/FR_Principal).

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>  
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>.